

Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises



BULLETIN

N° 1
AVRIL 1924

SOMMAIRE

A la mémoire de Georges Rodenbach	5
La mort d'Ernest Verlant	11
Chronique :	
Le français dans le monde	15
Le théâtre en Belgique.	
A l'Académie Française.	
Le IV ^e Centenaire de Ronsard.	
Ouvrages reçus	16

Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises

Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises



BULLETIN

N° 1
AVRIL 1924

A LA MÉMOIRE DE GEORGES RODENBACH

Sous les auspices de la Société des Gens de Lettres de France et de l'Association de la Critique littéraire, un comité a fait apposer une plaque commémorative sur la maison où vécut, à Paris, Georges Rodenbach.

Répondant à l'invitation qui lui avait été adressée, l'Académie a délégué M. Maurice Wilmotte pour la représenter à la cérémonie d'inauguration. M. Wilmotte a prononcé l'allocution que voici :

Messieurs,

L'Académie Royale Belge de langue et de littérature françaises est trop jeune encore pour pouvoir invoquer des titres effectifs à l'honneur qu'on veut bien lui faire aujourd'hui. Si elle avait été fondée en 1898, il n'est guère douteux qu'elle eût compté Georges Rodenbach parmi ses membres. Il ne pouvait rêver de consécration plus retentissante que celle de Paris. Pourtant, il aurait été sensible au modeste hommage de ses pairs des lettres belges. Jamais il ne négligea l'occasion d'affirmer ses sentiments pour sa petite patrie. Lorsque les admirateurs de Camille Lemonnier offrirent à ce maître le banquet fameux, où ils le vengèrent d'une injustice officielle en exprimant l'admiration d'une élite, ce fut lui qui porta la bonne parole et trouva les accents qui convenaient ; il eût donc été regrettable qu'on n'entendit pas ici une voix de Belgique, et je viens, tout d'abord, vous remercier de nous avoir permis de mêler le souvenir du pays natal à celui de la terre d'adoption.

Lorsqu'on inaugura, le 19 juillet 1903, le monument élevé au poète dans cette vieille cité gantoise, où s'écoula sa douce enfance, celle qui fut la compagne de sa vie et la fière gardienne de sa mémoire écrivait ceci : « O Gand, où l'Escaut vert, les canaux, les carillons, les réverbères trouent clairement la brume de ses paysages citadins !.. Dans le décor de l'ancien Béguinage, au milieu de ses vieilles pierres, les amis du poète du Silence, les pèlerins de son art, iront vers lui... mais ma pensée s'attarde à le revoir dans le petit hôtel du boulevard Berthier, où il passa la dernière année de sa vie. Il l'aima beaucoup, car on aime étrangement, et sans le savoir, l'endroit où l'on va mourir ».

Il semble qu'elle ait pressenti, avec cette double vue de la femme, l'événement qui nous rassemble aujourd'hui. Elle ramenait déjà

la ferveur vers cet asile doux et quiet de la pensée, où l'écrivain vécut ses derniers rêves.

Pour nous tous, Georges Rodenbach restera l'homme qui a chanté Bruges. Certes, il n'avait pas été le premier qui cédât au charme de la cité, jadis fourmillante de vie commerciale, puis, peu à peu, condamnée à l'immobilité et au silence par l'ensablement du Zwiijn et la fortune de sa grande rivale de l'Escaut.

Déjà le poète flamand Ledeganck, dans son chant des trois villes-sœurs (*De Drie Zustersleden*), avait trouvé des métaphores ingénieuses pour louer la noblesse architectonique et les paysages de rêve de l'ancienne capitale de la Flandre, et Van Hasselt, dans une énumération, plus laborieuse que vraiment lyrique, avait mentionné :

*Bruges et Gand, qui toujours, ces bouillonnantes cuves,
Eclalaient à la fois, ainsi que deux Vésuves...*

Mais rien de plus dissemblable que les timides accents d'une muse bourgeoise et les admirables évocations de celui dont nous célébrons aujourd'hui l'anniversaire ! Pour Rodenbach, Bruges n'est pas seulement un thème, propice à d'innombrables variations. Non, c'est une portion de son moi, qui semble s'être détachée de sa substance et s'être déposée sur les murs noirs, les eaux lentes, le ciel brouillé, surtout sur les chefs-d'œuvre de L'Art, qui font cette ville pareille à un coffret précieux. Justement parce qu'elle n'a pas été son berceau, elle devait à ce point s'emparer de l'âme de l'artiste, qu'il se sentit incapable d'échapper à sa hantise et qu'il en garda l'obsession jusqu'au dernier souffle. Et ce n'est pas dans ses vers seulement qu'il confessa la sorte d'envoûtement auquel s'était abandonné son esprit ; son meilleur roman : « Bruges-la-Morte », est moins l'anecdote dramatique d'un homme amoureux d'une ressemblance physique qui le conduit à la dépravation et au meurtre, que la peinture savante d'un décor somptueux. Le protagoniste de l'œuvre, c'est encore une fois la cité et non l'obscur héros, dont elle suggestionne le cerveau et mate la sensibilité d'un geste tyrannique.

On peut dire que là est l'unité d'une carrière trop courte. Emile Verhaeren en était conscient lorsqu'il écrivait à son propos : « Les génies subjectifs recréent le monde entier à leur image ; les talents subjectifs y découvrent çà et là d'inattendus aspects. » Prisonnier de Bruges, Rodenbach sut remporter cette victoire intérieure qui lui permit de ressusciter en lui les spectacles dont son œil avait goûté, avec une allégresse jamais lasse, l'innombrable variété de lignes et de couleurs. Ce jeune homme élégant, au sourire désabusé et à l'abord un peu distant, était admirablement qualifié pour exprimer, sous l'allégorie d'une civilisation éteinte, les désenchantements d'une aristocratie d'instincts et de sentiments qui se reconnut tout de suite en lui.

En lisant ses premiers livres, on découvre, sans effort, sous un léger maquillage littéraire, la tristesse foncière de cette « jeunesse blanche », dont il a pris le nom pour en parer la couverture d'un de ses recueils de vers. Il y exprime d'une façon déjà personnelle ce qu'il y a d'éternellement angoissant dans les aspirations de la vingtième année. Par là, il se réintègre dans la grande tradition française, et alors que ses confrères belges, même les mieux doués, s'attardent à la contemplation amusée de tel ou tel spectacle de notre terre, dont ils s'ingénient à décrire le passé aboli ou à peindre des aspects physiques, lui, s'enfonce jalousement dans une contemplation intérieure :

*J'ai voulu taire mes douleurs,
J'ai voulu cacher ma tristesse,*

écrivait-il à cette date. Plus tard, dans « Du Silence », il ne dira pas autre chose, mais il le dira autrement :

*Les canaux sombres entre les quais de pierre
Songent, entre les quais rugeux, comme en exil,
Sans paysage clair, qui se renverse au fil
De l'eau qui rêve — ainsi s'isole une âme fière...*

Et il nous révélera de la sorte la cause secrète de sa prédilection toujours avouée pour cette Bruges aux cent canaux, qui n'est pas sa cité natale, mais qui est devenue la cité de son âme.

Telle nous apparaît la courbe logique et ferme de ce talent que la mort, par une suprême coquetterie, a voulu éteindre avant l'heure trouble de la maturité. On dirait que le poète devait rester, jusqu'au terme, paré des grâces de la jeunesse. Comme Charles Van Lerberghe, il nous fut ravi en pleine croissance de la sensibilité ; mais le crépuscule lui fut moins cruel, et dans cette demeure qui recueillit son dernier souffle il me semble que plane encore l'apaisement d'une fin, qui fut comme l'assomption miraculeuse d'un jeune dieu.

Au cours de la cérémonie organisée par l'Amicale des revues littéraires et artistiques, devant le monument Georges Rodenbach, à Gand, le 13 janvier 1924, M. Valère Gille a parlé, au nom de l'Académie, en ces termes :

Au nom de l'Académie, je viens, au pied de ce monument et devant une veuve et un fils toujours éplorés, rendre un pieux hommage à la mémoire de G. Rodenbach, mort il y a 25 ans.

C'était par une de ces journées d'hiver, infiniment triste, infiniment silencieuse comme il les aimait. Il semblait que la nature se

fût conformée à son âme : elle était mélancolique et voilée. Les choses n'étaient que des ombres qui se diluaient dans des ombres. Il cessa de rêver. Peut-être y eut-il à ce moment un silence de plus.

Aujourd'hui de même, la Nature est complice. Elle est sans ironique splendeur ; elle s'associe, Messieurs, à votre manifestation et nous pouvons, avec une plus intense méditation, évoquer celui qui n'est plus.

G. Rodenbach fut un précurseur. Cela, déjà, lui sera compté à honneur dans l'histoire littéraire de la Belgique.

Max Waller, beau page impertinent et sentimental, n'avait pas encore réveillé des sons pétulants de la flûte à Siebel, la Littérature endormie. La forêt était déserte et muette ; mais des voix lointaines parfois y mouraient. Vous eussiez reconnu celle du poète du *Foyer et les Champs* et des *Trislesses*.

Dans la solitude, il touchait d'une main élégante et pâle, la harpe romantique. La romance qu'il chantait alors à mi-voix, comme dans un aristocratique salon étoffé, était tendre et plaintive.

Dès ses premiers vers, Rodenbach aima tout ce qui était intime, tout ce qui était décoloré, tout ce qui était immobile, tout ce qui était silencieux. Il était triste avec complaisance et se délectait de sa tristesse. Il se plut à l'analyser jusqu'en ses nuances les plus effacées, jusqu'en ses détails les plus infimes, et son esprit précieux, s'ingénia à lui trouver les correspondances les plus mystérieuses. Il en découvrit dans les eaux mortes des canaux, dans les vapeurs flottantes des soirs d'automne, dans les solitudes provinciales, dans la pluie surtout, la longue pluie fine, lente, infinie, et qui tisse sur les choses comme un voile de rêve. Toutes ces correspondances il les rencontra à Bruges.

Je ne puis m'empêcher de songer que Rodenbach et Verhaeren travaillèrent tous deux à une effigie bicéphale de leur Mère, la Flandre. Mais tandis que Verhaeren, d'un côté, sculptait d'un poing puissant et dur, un visage tragique et crispé par la vie ; de l'autre, Rodenbach caressait d'une main lasse et molle, une figure émaciée et comme déjà apaisée par la mort. Leur œuvre pourrait ainsi s'appeler : Le double visage de la Flandre.

Messieurs,

Il est dans la vie de Rodenbach un enseignement qu'il nous faut méditer. Lui qui aimait la Flandre, de toute la douceur de ses rêves et qui fit de cet amour sa délectation quotidienne, il s'exila. Il s'en vint chercher à Paris la renommée à laquelle il avait droit. D'autres ont imité son exemple. A l'heure actuelle, ils sont nombreux les écrivains belges qui ont quitté le pays natal.

Je me demande, non sans être troublé, si nous avons rempli

tout notre devoir envers eux. Serait-il vrai qu'ils eussent un instant douté de nous, cherché une terre plus hospitalière, demandé à l'étranger, si pas la gloire, du moins cette considération respectueuse que toutes les patries accordent à ceux qui enrichissent le patrimoine intellectuel de la nation ?

La littérature n'est pas en Belgique, comme la peinture, un art national. Elle est considérée, souvent encore, comme une intruse : elle est jeune, elle est fragile ; elle demande des soins attentifs. Ne perdons jamais l'occasion de l'honorer ; et que la pieuse manifestation d'aujourd'hui, fasse connaître, par l'hommage que nous rendons à un Poète, qu'il y a en Belgique une élite qui sait du moins s'intéresser aux choses de l'esprit.

LA MORT D'ERNEST VERLANT

En ouvrant la séance du 8 mars, le Directeur M. Jules Feller, a annoncé en ces termes, la mort de M. Ernest Verlant, membre de l'Académie :

Messieurs,

Pour la première fois depuis la fondation de l'Académie, nous avons à déplorer la perte d'un des nôtres. Celui qui occupait ici à la dernière séance, son siège habituel à côté de son ami Arnold Goffin, celui que nous voyions plein de santé, robuste, trapu, avec son bon et honnête visage bien coloré et sa barbe mérovingienne qui donnait une impression de force tranquille et durable, nous n'aurions jamais pu soupçonner que l'aile de la mort allait s'étendre sur lui. Aussi nous avons été tous stupéfaits et douloureusement frappés en apprenant par les journaux la fin subite d'Ernest Verlant. C'est lui qui est parti le premier, nous rappelant que la mort nous guette et qu'il faut se hâter de donner sa mesure, si du moins on a souci de laisser quelque chose de soi.

Ernest Verlant ne paraît pas s'être soucié avant tout de laisser des ouvrages compacts et de faire figure d'homme de lettres. La critique, qui ne s'attaque qu'aux gros livres, ne lui a pas rendu justice. Albert Hauman n'a pas trouvé l'occasion de le citer dans son livre sur le *mouvement littéraire belge* parce qu'il n'a vu ce mouvement que de l'extérieur et de trop loin. Mais Firmin VAN DEN BOSCH un adversaire, a cité VERLANT à côté de Francis NAI TET et tous deux comme des critiques informés et sagaces. Et vous, Messieurs, vous avez reconnu sa haute valeur, puisque vous l'avez nommé membre de l'Académie.

Verlant ne fut ni des fondateurs de la jeune Belgique, ni des adhérents qui combattirent au début à côté du bon escrimeur Max Waller. Son nom n'apparaît à la jeune Belgique que dix ans après, en 1890. A partir de ce moment jusqu'en 1896, c'est lui qui est chargé de la chronique artistique de tous les salons et expositions de peinture. Parfois il fait la chronique théâtrale et il a excellemment caractérisé le talent du comédien Rossi et analysé Ibsen. Verlant avait en effet deux solides cordes à son arc : la critique artistique et la critique littéraire. En littérature il ne s'attache pas aux œuvres du moment, mais il a su, à la mort de Taine, à la mort de Leconte de Lisle, dessiner en traits puissants, fidèles et intelligents les physionomies du

grand philosophe et du grand poète. Il étudie et juge l'œuvre sérieuse ou l'œuvre à prétention de préférence aux œuvres d'imagination. Il s'attaquera aux absurdes théories de Lombroso sur *l'homme de génie* ; il ridiculiserà sans pitié *l'Histoire de la littérature française hors de France* de Virgile Rossel, ou les *Paradoxes psychologiques* de Max Nordau, le philosophe primaire dont le public s'est engoué quelque temps. Il accueille avec assez de scepticisme les prétendus résultats de la philosophie et il fait chaque fois des réserves là-dessus ; mais pourtant, dans le détail, il reconnaît la valeur scientifique du procédé d'induction, ce qui est la base de toute recherche de la vérité. Il se montre partisan de la doctrine de l'évolution, il ne mettra jamais l'intuitif et l'instinct au-dessus de l'intelligence, ce qui est le dada des ignorants et des mystiques. Il s'est montré partout un esprit *net, précis*, mais sans étroitesse dogmatique.

La science et le talent d'écrivain de Verlant me paraissent incontestables. Dès le premier article, il est en possession de toute sa force et il ne changera guère.

Son style a quelque chose de la puissance et de la forte matérialité de Taine. Verlant ne se perd pas en longs développements. Il dit en une fois sa pensée, par des termes précis et solides. Ses connaissances en art et en littérature lui fournissent des comparaisons en abondance, inattendues et qui font plaisir ; il a des raccourcis d'idées qui frappent, il a le mot incisif et parfois plaisant. Esprit net, nullement mystique, respirant la santé et la bonne humeur. On pourrait en citer des exemples typiques. Cet homme, en tout cas, qui se montre capable de comprendre et d'aimer Taine et Leconte de Lisle, ne fut pas un chroniqueur d'art quelconque, et il méritait les fonctions qui lui furent assignées de directeur général des Beaux-Arts. Voilà, autant que je puis en juger, le collègue que nous avons perdu.

Maintenant se pose une question que nous n'avons pas encore eu à résoudre. On a créé les discours de réception des nouveaux membres élus ; il faudrait songer à établir la règle des notices biographiques en l'honneur des membres défunts. Ce qui fait la valeur de l'Annuaire de Notre Académie Royale des Lettres et des Beaux-Arts, ce sont les notices nombreuses, les portraits et surtout la bibliographie. Voilà une tradition qui mérite d'être imitée.

C'est une des fonctions de l'Académie à régler ; à régler avec quelque précision. D'ordinaire on se borne à demander à un ami du défunt de composer une biographie. Celle-ci vient quelquefois plusieurs années après... ou elle ne vient pas du tout. Je crois qu'il faut profiter du moment où la famille trie et classe les papiers du défunt pour obtenir le plus de renseignements précis qu'il est possible. Il faudrait faire appel à tous ceux qui, sans vouloir composer une notice, fourniraient des traits, des anecdotes, des souvenirs vivants

et concrets. On éviterait ainsi le vide de certaines biographies où les faits concrets et objectifs sont remplacés par des phrases. Il faudrait fixer un délai pour le dépôt de ce travail. Évidemment il n'est pas question de poursuivre en justice ou de frapper d'une peine disciplinaire le collègue de bonne volonté qui s'est chargé du travail, s'il demande un ou deux mois de sursis. Mais il est bon qu'il y ait une règle, un délai, un rappel de la promesse faite, une invitation à fournir l'article promis.

CHRONIQUE

LE FRANÇAIS DANS LE MONDE

En sa séance du 15 décembre, l'Académie a décidé de réunir des renseignements relatifs à la situation présente de la langue française dans les divers pays et à son rôle comme langue auxiliaire internationale.

LE THÉÂTRE EN BELGIQUE

L'Académie, en sa séance du 9 février, a chargé une commission composée de MM. Jules Destrée, Ivan Gilkin, Valère Gille, Edmond Glesener et Gustave Vanzype, d'élaborer des vœux concernant le théâtre en Belgique, vœux à soumettre aux pouvoirs publics, à l'occasion du prochain renouvellement de la concession du Théâtre du Parc.

L'ACADÉMIE FRANÇAISE

L'Académie a fait parvenir à l'Académie française, pour les archives de celle-ci et pour chacun de ses membres, des exemplaires d'une médaille commémorative de la rencontre des deux compagnies à Chantilly. La médaille est l'œuvre de M. Pierre Theunis.

L'Académie française, en sa séance du 24 janvier, a adressé ses remerciements à l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises.

LE IV^{me} CENTENAIRE DE RONSARD

L'Académie organisera, pour le mois d'octobre prochain, une séance publique consacrée à la célébration du quatrième centenaire de la naissance de Ronsard.

OUVRAGES REÇUS

- Charles CONRARDY. — *Toul au long des Venelles*. Bruxelles, Editions Gauloises.
- Charles CONRARDY. — *L'odeur des Jours*. Poèmes. Bruxelles, Renaissance d'Occident.
- René DERVILLE. — *Terre de Flandre*. Quatorze poèmes. Lille, V. Bresle.
- G. DES MAREZ et F.-L. GANSHOF. — *Compte Rendu du V^e Congrès international des sciences historiques*. Bruxelles, 1923, Weissenbruch.
- Jules FELLER. — *Les Langues artificielles*. Extrait de la *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, N^o 4, Octobre-décembre 1923, Bruxelles, Lamertin, et Paris, Champion.
- J. FLAMME. — *Le Congo Belge*. Bruxelles, Imp. Lesigne.
- Kr. NYROP. — *Grammaire Historique de la Langue française*. Copenhague et Kristiania, Gyldendalske Boghandel Nordisk Forlag.
- Maurice PELLOUTIER. — *Ténèbres et Clarté*. Vers. Rochecorbon (Indre-et-Loire). Chez l'auteur.
- Benjamin VALLOTTON. — *Sur le roc*. Paris. Payot.
- Verslagen en Mededeelingen der Koninklijke Vlaamsche Academie voor Taal en Letterkunde*. April-Mei-Juni 1923. Gent, W. Siffer.
-

LISTE DES MEMBRES DE L'ACADÉMIE

Membres belges :

- MM. Alphonse BAYOT, rue Réga, 14, Louvain.
H. CARTON de WIART, chaussée de Charleroi, 137, Bruxelles.
Gustave CHARLIER, boulevard Militaire, 44, Bruxelles.
Albert COUNSON, boulevard des Martyrs, 140, Gand.
Léopold COUROUBLE, rue du Mont-Blanc, 43, Bruxelles.
Louis DELATTRE, rue Beekman, 28, Uccle.
Jules DESTRÉE, rue des Minimes, 45, Bruxelles.
Auguste DOUTREPONT, rue Fusch, 50, Liège.
Georges DOUTREPONT, rue des Joyeuses Entrées, 26, Louvain.
Georges EEKHOUD, rue du Progrès, 407, Bruxelles.
Max ELSKAMP, avenue de la Belgique, 138, Anvers.
Jules FELLER, rue Bidaut, 3, Verviers.
Ivan GILKIN, rue Véronèse, 73, Bruxelles.
Valère GILLE, rue des Mélézes, 11, Bruxelles.
Albert GRAUD, rue Henri Bergé, 34, Bruxelles.
Edmond GLESENER, rue Alphonse Hottat, 21, Bruxelles.
Arnold GOFFIN, avenue Montjoie, 60, Bruxelles.
Jean HAUST, rue Fond-Pirette, 75, Liège.
Hubert KRAINS, avenue Emile Max, 68, Bruxelles.
Maurice MAETERLINCK, villa « les Abeilles », Nice.
Albert MOCKEL, avenue de Paris, 109, Rueil (S. et O.).
Fernand SÉVERIN, boulevard Albert, 120, Gand.
Henri SIMON, à Lincé-Sprimont.
Paul SPAAK, rue Jourdan, 84, Bruxelles.
Emile VAN ARENBERGH, 29, rue de l'Orge, Bruxelles.
Gustave VANZYPE, rue Félix Delhasse, 24, Bruxelles.
Ernest VERLANT, Bruxelles.
Maurice WILMOTTE, rue de l'Hôtel des Monnaies, 84, Bruxelles.

Membres étrangers :

- MM. Gabriele D'ANNUNZIO, Gardone (Italie).
Ferdinand BRUNOT, rue Leneveux, 8, Paris.
Edouard MONTPETIT, 180, rue Saint-Jacques, Montréal (Canada).
M^{me} DE NOAILLES, 40, rue Scheffer, Paris.
MM. Kr. NYROP, 11, Store-Kanni-Kestroede, Copenhague.
J. J. SALVERDA DE GRAVE, 206, Valerius straat, Amsterdam.
Benjamin VALLOTTON, Nouveau Marché aux Poissons, 4, Strasbourg.
Brand WHITLOCK.
-

BRUXELLES. PALAIS DES ACADÉMIES.

LIÈGE. H. VAILLANT-CARMANNE, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE.